ODE
SUR LA MORT.

11630.c.6
10

ODE
SUR LA MORT.

PAR

L'Auguſte Auteur des Memoires de Brandenbourg.

A LONDRES:
Chez D. WILSON & T. DURHAM,
Suivant la Copie Imprimée à Berlin.

ODE

SUR LA MORT.

PAR

L'Auguste Auteur des Memoires de Brandebourg.

A LONDRES:

Chez D. Wilson & T. Durham,

Suivant la Copie imprimée à Berlin.

ODE

SUR LA MORT.

CIEL ! il eſt donc vrai ? peu d'années,
Peut-etre peu de jours, peut-etre peu d'inſtants,
Ameneront ce point marqué des deſtinées
Qui pour moi finira le temps.

Soleil ! que tant des fois mes yeux ont vu renaître
Bientot de cette Idole
Tu vas donc pour jamais leur vue diſparoître.
De ce corps qui nourrit aujourd'hui mon eſprit,

Terre

Terre ſur moi tu vas ecrouler.
Tout l'univers m'échape, et me livre à l'abime :
J'y touche, le torrent entraine la victime
Sous le coup qui va l'immoler.
L'implacable mort m'environne ;
Je marche à ſes cotés ; dans ſes bras je m'endors,
Avec les alimens que ſon ſouffle empoiſonne,
Je m'incorpore mille morts,
L'eau, l'air, le feu, la terre à ma perte conſpirent ;
Au dedans, au dehors tour à tour me dechirent,
M'embraſent, vont me ſubmerger.
L'art m'offre ſon ſecours ; il m'eſt ſouvent un piége ;
Et jamais je n'echape au danger qui m'aſſiege
Qu'à l'aide d'un nouveau danger.

Bientot de cette Idole altiere,
De ce corps qui maitriſe aujourdhui mon Eſprit,

Il ne reſtera plus que la vile pouſſiere.
Grand Dieu ! dont ta main le paîtrit.
Bientot pale, ſanglant, livide, infect, horrible,
Des inſectes rongé . . . . loin image terrible !
J'expire ſi tu me pourſuis.
Et d'un viſible orgueil, j'oſe encor me repaître ?
Et je puis à l'aſpect de ce que je vais etre
Idolatrer ce que je ſuis ?
De ce ſouffle actif, qui m'anime,
Qui vit, qui penſa en moi quel ſera le deſtin ?
Du pouvoir de la mort trop illuſtre victime,
Pourroit il fondre dans ſon ſein ?
Dans le ſein de la mort ! lui dont l'intelligence
Embraſſe l'univers, ſonde ſa propre eſſence,
Lui qui connoit le Dieu vivant ?
Non, non, qui te connoît ſait ſa loi doit connoître,
Dieu

Dieu des Dieux ! ton idée attachée à mon Etre
Le munit contre le Neant.
Ah, mon oeil perce le nuage.
Tu m'eclaires ; quel bien, quel eſpoir m'eſt permis ?
Torrens de volupté ! ſerez vous mon partage ?
Au juſte ſeul ils ſont promis,
L'impie en expirant fondra dans ſes abimes,
Où ta haine eterniſſe un peuple de victimes,
Qu'à jamais ton bras doit fraper.
Quoi ? grand Dieu ! pour jamais le ciel ou le tartare.
L'un ou l'autre m'attend ; un ſouffle m'en ſepare
Et le plaiſir peut m'occuper ?
Une foule d'objets m'attache ;
Ciel ! à quelles douleurs ſuis-je donc deſtiné ?
C'eſt en le dechirant qu'à la terre on arrache
Un arbre trop enraciné.
Vains fantomes de biens qu'un oeil jaloux m'envie,

De

De quels noeuds vos attraits m' enchainent à la vie ?
Je dois les rompre, quels efforts !
De quels traits armez vous le bras qui me menace ?
Dans une ſeule mort dont l' attente me glace
Combien m' apretez vous de morts ?

Que vois-je ! o ſpectacle ! o ſurpriſe !
La mort ſur les chemins auroit perdu ſes droits,
Nul deſtin, nul effort, nul voeu, nulle entrepriſe
Qui ſoient meſurés à ſes loix.
L'erreur a de leurs jours eterniſé l' eſpace.
Chacun ſans voir de terme, acquiert, enleve, entaſſe,
Court aux honneurs, vole aux combats,
Et celui qui tremblant ſous cent hyvers ſuccombe,
Plein d'un nouveau projet ſur le bord de la tombe,
Perit du coup qu'il n' attend pas.

Volez à travers mille orages,
A travers mille ecueils, mille gouffres ouverts ;
Allez, troupe effrénée ! au mepris des naufrages
Depouiller un autre univers.
Pour vous entr'arracher l'idole qui vous charme,
Tentez tout, oſez tout, que votre foif m' allarme
Pour le Pupille et les Autels!
Vous n'etes plus---à voir vos treſoirs innombrables,
Vos ſoupirs, vos projets, vos voeux inſatiables,
Qui vous eut pû croire mortels ?

Toi, dont la flame et le carnage
Marquent, fier conquerant ! les pas enſanglantés,
Sans doute l'univers te verra d'age en age
Regner ſur cent climats domptés.
Pouſſiere ambitieuſe au neant echapée !

Quel

Quel fruit des attentats de ta fatale épée?
Vaincre, triompher et mourir.
Quoi! tant de nations sous ton char ecrasées
Pour parer d'un vain tas de couronnes brisées
Le sepulchre où tu vas pourir.
Sur ce théatre où disparoissent
Les malheureux jouets des caprices du sort,
Mes yeux epouvantés à peine reconnoissent
L'homme aux prises avec la mort.
Je renonce aux parfums de Flore
Aux roses qu'elle fait éclore
Pour leurs myrthes et leurs cyprès.

Mais quoi? dans ce moment de douleur et de peine,
Où paroit à mes yeux dans toute sa clarté
La redoutable verité;
Quel pouvoir inconnu malgré moi me ramene

Au dedale du monde et de la verité?
Que de nouveaux liens! Quoi l'ame eſt ſouveraine?
Cette ame, que la moindre chaine
Inſenſiblement entraine
A l'autel de la volupté?
Helas! notre raiſon facilement faillie
Aux écarts inſenſés de notre freneſie,
Et l'univers eſt en effet
Le Theatre de la folie
D'acteurs tous dignes du ſifflet.
Ainſi la Carpe à peine échape
Des pieges de l'adroit pecheur,
Que retombant en ſon erreur
Le meme hameçon la ratrape.

Ce changement perpetuel
Voltaire, où notre eſprit ſe plie,

Sa facile inconſtance et ſa ſuperficie,
Ce paſſage ſurnaturel
De la ſombre melancolie
Au plaiſir le plus vif et le plus ſenſuel,
Du ſonge impoſteur de la vie
Eſt l' unique bonheur reel.

11 7 49

F I N.

Sa facile inconstance et la superbe,
Ce penchant naturel
De la sombre mélancolie
Au plaisir le plus vif et le plus tendre,
Du songe imposteur de la vie
Et l'unique bonheur réel.

F I N.